



« La danse est une cage où l'on apprend l'oiseau. »
CLAUDE NOUGARO, POÈTE, CHANTEUR.

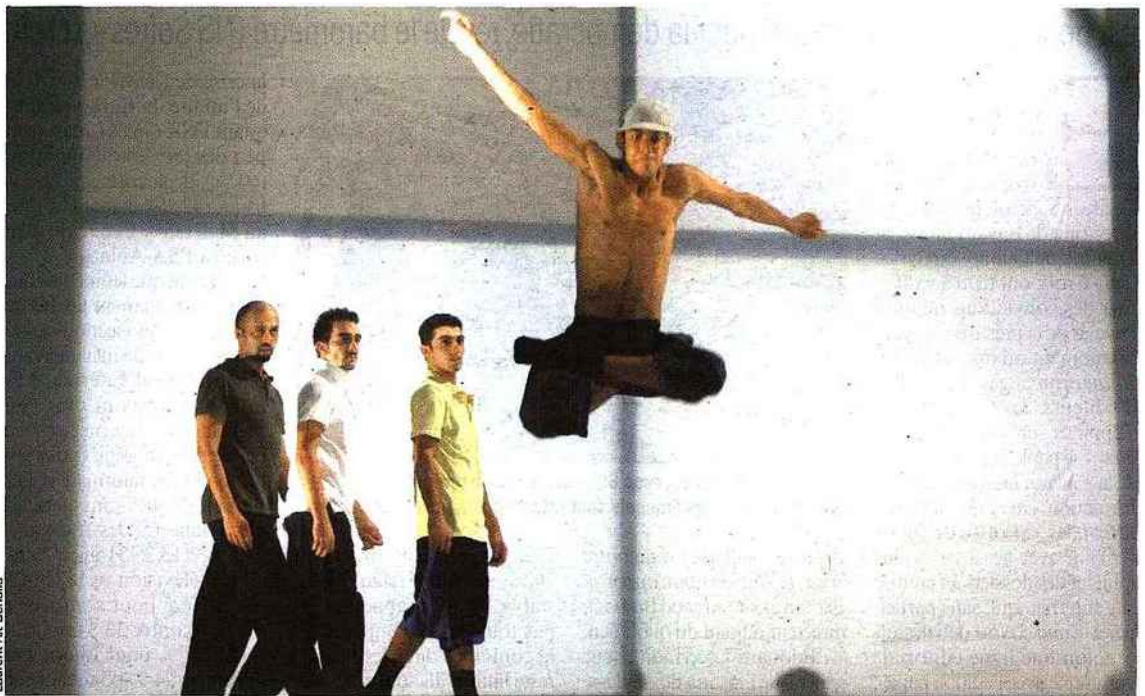
Un pont dansé entre les deux rives de la Méditerranée

Dans *el Djoudour*, une pièce créée à Aix-en-Provence, le chorégraphe Abou Lagraa, né en France de parents algériens, continue d'explorer ses diverses racines. Un spectacle qui ausculte sans fard les contradictions humaines.

Aix-en-Provence,
envoyée spéciale.

Le chorégraphe Abou Lagraa a présenté sa dernière création, *el Djoudour* (« les racines »), au Grand Théâtre de Provence, à Aix (1). Né en Ardèche de parents algériens, il fait justement retour sur ses racines. Ils sont quatorze, huit hommes et six femmes, pour figurer la culture musulmane de l'artiste, qui a été nommé, en 2010, directeur du tout nouveau Ballet contemporain d'Alger-la Baraka (nom de sa compagnie), sous la responsabilité pédagogique de Nawal Aït Benalla-Lagraa. Son projet vise à jeter un pont culturel entre la France et l'Algérie en incluant une cellule contemporaine au sein de ladite institution algérienne. C'est avec des interprètes de sa compagnie et d'autres du Ballet d'Alger qu'il présentait *Nya* (« avoir confiance en la vie » en arabe), qui s'est vu décerner le Grand Prix de la critique au titre de la « meilleure chorégraphie de l'année », en 2011. Auparavant, en 2009, il lui avait été confié la réalisation de la cérémonie de clôture du 2^e Festival culturel panafricain d'Alger.

Dans *el Djoudour*, hommes et femmes sont un temps séparés par des portiques d'acier sur roulettes, qui imposent une frontière manifeste entre les deux sexes. Ils dansent à tour de rôle, la lumière s'attardant tour à tour sur l'un ou l'autre



Le chorégraphe possède un grand sens de la narration gestuelle. Ses danseurs sont magnifiques d'énergie et de précision.

groupe. Ici, pas de danse du ventre, le bassin est en chômage technique. En revanche, bras et jambes sont violemment sollicités, et les cuisses des filles s'ouvrent en grands écarts menaçants. La voix rauque de la chanteuse Houria Aïchi, en direct sur scène, arrondit les angles de la barrière entre les sexes. On attend des portés. Il n'y en aura qu'à la fin. La glace sera rompue, l'interdit volant en éclats, et l'on aura droit à un duo entre une blanche jeune

femme frêle et un géant bien en chair. Il s'empare d'elle en une grande variété de postures où domine la fragilité de l'être-femme en tout sens manipulé. Les mouvements d'une précision parfaite ne sont pas sans faire allusion à un viol collectif, sauf qu'à la fin la jeune femme se paye le luxe de porter sur son dos le plus costaud de ses « agresseurs ». Abou Lagraa joue sur la contradiction. Avec lui, rien n'est jamais figé et il use de tout le savoir de l'in-

puisable grammaire de la danse contemporaine. Les femmes aux mains posées sur les cuisses n'hésitent pas à prendre des poses d'hommes aux aguets, jambes fléchies. Des bidons d'eau délimitent la scène. Certains y plongent même la tête comme pour les grandes ablutions du vendredi. Il y a de la terre où les garçons et les filles se couchent et s'enlacent lors d'un ensemenement collectif feint. Le hip-hop reprend discrètement du service, comme

un clin d'œil à une discipline encore peu pratiquée de l'autre côté de la Méditerranée. Abou Lagraa possède un grand sens de la narration gestuelle. Ses danseurs sont magnifiques d'énergie et de précision. Son tissage des cultures est porté ici au plus haut.

MURIEL STEINMETZ

(1) Ce soir à Narbonne; le 13 février à Amiens; du 5 au 7 avril aux Gêmeaux de Soeaux; enfin, du 18 au 20 avril à Chaillot, à Paris.